

Maurice Mourier



**PAR UNE FORET OBSCURE**





# PAR UNE FORÊT OBSCURE



MAURICE MOURIER

PAR UNE FORÊT OBSCURE

Éditions de l'Ogre

# OGRE N° I I

© Éditions de l'Ogre 2016  
Couverture : © Arthur Pumarelli  
Correction : Ingrid Pelletier

ISBN : 979-10-93606-34-7  
Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

[www.editionsdelogre.fr](http://www.editionsdelogre.fr)  
ÉDITIONS DE L'OGRE  
110 rue Réaumur  
75002 Paris







*Dédié à Elle, oui, non pas Grand-mère mais,  
pour jamais, MÈRE-GRAND.*



## I

Le soir tombe vite en septembre, beaucoup trop vite, comme a filé trop vite l'année tout entière, qui bientôt ira buter contre la rentrée, ta première rentrée. Tu frissonnes. Il a fait chaud pourtant, tu t'es même baigné dans le ru glacé après avoir gambadé derrière la chèvre, les poules, derrière les chats. L'air est immobile. Tu es juché sur un mur assez bas, branlant, que soutient seulement le lierre. De là, si le regard s'arrête tout de suite à la paroi lisse, très haute, qui enferme une grande maison de l'autre côté de la sente étroite, on peut en se penchant, agrippé aux branches cassantes d'un vert profond, apercevoir un long ruban du chemin mal empierré dévalant vers la droite jusqu'au minuscule pont du creux de la vallée. Après, le chemin remonte vers la ligne du petit train que tu viens d'entendre passer, éruçant ses escarilles.

Personne n'emprunte la sente humide au déclin du jour. La silhouette qui s'y inscrit soudain en bas constitue donc une

surprise à laquelle tu opposes aussitôt une parade en t'enfonçant dans la masse du lierre. Mais l'homme – car c'est un homme plus tout jeune, pas bien grand, engoncé dans un pardessus – a la tête penchée vers le sol et n'a rien vu. Il porte à la main droite une valise, en montant la pente raide il souffle un peu, cogne ses souliers aux cailloux du chemin, passe à un mètre à peine de toi qui l' observes sans bouger pied ni patte, sans aucun bruit.

L'homme s'arrête devant la modeste porte de bois qui donne de ton côté sur la sente. Il pose sa valise à terre. Tu vois qu'il hésite, qu'il n'ose peut-être pas tirer sur la cloche. Tu te coules alors jusqu'au sol comme une bête furtive, cours jusqu'à la cuisine, tournes la poignée, entrouvres la porte par laquelle tentent aussitôt d'entrer deux ou trois poules dépenaillées, et dis : « Mémé, il y a un monsieur. »

André vient de faire irruption dans ta vie.



« Tu as trouvé facilement ? demande Grand-mère d'une voix aimable.

– Oui, Paulette m'avait bien expliqué.

– Personne ne pouvait venir à la gare, tu comprends, le petit je n'aime pas trop qu'il sorte seul le soir, il n'a que six ans, et moi je dois rester au fourneau et puis tu vois comme je suis lourde, j'ai plus vite fait un tour que deux. »

Et elle rit soudain, d'un rire clair, de son rire de perles, de son rire de source.

« Ah ! mais je savais bien qu'on ne viendrait pas me chercher, que vous vivez seule, enfin que vous vivez seuls tous les deux. »

Alors Grand-mère, qui a saisi le lapsus initial, d'un ton ferme mais toujours amène : « Il faudra penser à dire tu, hein ? attention !

– Excuse-moi, dit-il avec un coup d'œil en biais vers l'enfant, ça fait si longtemps que je n'ai pas rencontré quelqu'un de la famille, on perd l'habitude, le travail y fait aussi et puis Paulette, elle est casanière, elle n'aime que son Paris.

– Viens donc par ici », dit Grand-mère avec un large sourire.

Et là, seconde surprise de taille, au lieu de le conduire à la cuisine, comme les visiteurs habituels, elle oblique à gauche vers la cour, ouvre l'un des deux battants de la grange et dit : « Henriette t'a arrangé un lit dans le coin à côté du grand placard où tu mettras tes affaires, il y a une partie penderie, tu verras, c'est grand. Sur la petite table tu as la lampe à pétrole, n'oublie pas de la prendre si tu vas au cabinet la nuit, c'est dans la cour, le petit te montrera. La baraque a l'air immense comme ça, mais il n'y a que deux chambres en haut pour lui et pour moi, comme je ronfle fort il ne pourrait pas dormir, et la cuisine donne plein nord, on ne peut pas chauffer la petite pièce attenante, elle sert de débarras. Enfin ça n'est pas le confort, mais à la guerre comme à la guerre, pas vrai ? »

Et de nouveau son rire comme un collier disjoint, qui sème ses trilles.

En revenant vers la cuisine, elle prend la main que tu lui tends : « Voilà, c'est mon cousin André, ils n'ont rien à manger là-bas à Paname, quand je pense qu'on y vivait si bien autrefois, avant toutes ces saloperies ! Il va rester avec nous, tu seras gentil avec lui, hein ? Il va falloir se serrer un peu la ceinture, mais tu connais ta vieille grand-mère, elle sait faire quelque chose avec rien. C'est de ma famille du Jura, on ira les voir un jour, de braves gens. Rentre donc, il commence à faire frisquet et ferme la porte pour les poules. »

La cuisinière craque. On aperçoit du rouge vif par une fente du couvercle rond qui vient fermer le foyer en s'emboîtant dans le dernier cercle métallique. Tout contre la porte, touchant presque le bec-de-cane, une tablette de bois blanc fixée au mur par une jambe unique de même matériau va jusqu'à la plaque de la cuisinière et porte un gros matou gris, à rayures longitudinales plus soutenues, ton sur ton. Étalé, endormi, ventre marqué de blanc, tête moustachue, fortes pattes aux coussinets roses, queue enroulée très fournie, il occupe la totalité de la tablette et le poil de son dos est si proche de la fonte brûlante qu'il s'attire cette réflexion : « Bouge-toi, Miki, ton costume va roussir, bouge donc, idiot de chat ! »

Mais il ne réagit nullement, et la vieille dame ne fait pas un geste pour le réveiller.

« Il dort du sommeil du juste, ajoute-t-elle à mi-voix, peut-être pour elle-même, tu as raison, va, il est presque temps d'aller mettre la viande dans le torchon. »

Elle est assise sur un tabouret massif, en bois brut vaguement retouché au rabot et sommé d'une coque de cuir noir épais toute bosselée par les cerceaux des ressorts de sommier qui la haussent de quinze bons centimètres et qui grincent au moindre mouvement. La table desservie reçoit en son centre le cône de lumière jaune qui tombe de l'ampoule unique coiffée d'un abat-jour en verre dépoli blanc au bord ondulé. On entend le tic-tac d'une invisible horloge qui doit être accrochée quelque part au mur dans une zone d'ombre.

« Eh bien ! dit Grand-mère, j'ai fait tous les frais de la conversation.

– Je ne suis pas grand causeur, dit André.

– Oh ! ça ne fait rien, lance gaiement Grand-mère, avec le petit qui ne dit presque jamais un mot, heureusement

que moi je suis bavarde pour deux, et jamais en retard pour blaguer, toujours le mot pour rire, ça vient de là-bas, de l'autre côté de l'eau, Alger la Blanche ! Qu'est-ce qu'on a pu rigoler, tu te rends compte, j'y suis arrivée pas plus haute que ça, j'avais cinq ans, j'étais même plus jeune que mon petit-fils aujourd'hui, mais je te raconterai, par exemple il faudra être aussi bon public que le petit, sans rire ! »

Et elle rit, un peu renversée en arrière sur son siège instable qui pousse des soupirs, elle rit d'un grand rire de gorge tout en éclats mélodieux, en syllabes ouvertes, les mains posées sur le tablier bleu de toile forte, fermé derrière le dos par une cordelette.



Ciel clair d'un matin de septembre, d'une pureté comme estivale sauf ce voile léger de brume qui monte du ruisseau. L'homme et l'enfant ont passé le seuil, déjà engagés dans la sente. La haute stature de la grand-mère occupe tout le rectangle de la porte extérieure. Ils ont chacun un panier en fil de fer à la main.

« Tu montreras à André la porte en grillage par où on rejoint la sente plus loin de la route, et puis là-bas la cabane, le terrain où on met la chèvre quand elle n'est pas avec nous, le lit, l'armoire, la paille dans le grenier, tu lui montreras tout. Il m'a dit que de temps en temps un peu de solitude ne lui ferait pas de mal, n'est-ce pas André ? »

Elle cligne de l'œil, il acquiesce et reste muet.

« Au retour n'oublie pas de passer par le jardin du bas et de pousser bien à fond la targette en rentrant. Et rappez-moi



de l'herbe pour les lapins ! Tu peux le tutoyer, c'est mon cousin, c'est donc ton arrière-cousin ou quelque chose comme ça, le mot n'existe pas mais il faudrait l'inventer. Si tu es trop timide, dis-lui vous, le respect dû aux vieux je n'y crois pas trop mais *nenfn...* »

Elle ferme la porte, on l'entend rire toute seule.

En descendant la pente, en traversant le robuste et court pont de pierre dont on devine à peine la voûte unique, de cinq mètres au plus, qui enjambe le ru en portant sur son dos un chemin d'herbe et de terre entamé d'ornières creusées par les charrois, en dépassant le lavoir à main droite, en foulant la végétation humide du champ où paissent parfois les vaches, tu te sens flatté d'être assez important pour initier André au métier difficile d'éleveur de lapins et le tutoiement suit naturellement :

« Tu vois, ça c'est de la foïrolle, il ne faut jamais en prendre, ça les fait crever. Le caille-lait ça pique un peu, ils adorent ça, et le séneçon, le plantain, le pas-d'âne. Tu connais ça, au moins ?

– Pas bien, dit André. Quand j'étais enfant, dans la famille, on gardait les moutons, mais ces bêtes-là n'ont pas besoin qu'on choisisse pour elles, elles se débrouillent toutes seules.

– C'est comme la chèvre, tu verras, elle sait tout faire. Elle ouvre la porte de la cuisine avec ses cornes.

– Non ?

– Si ! comme ça, avec sa tête, elle tourne le bouton ! Elle s'appelle Bracotte.

– Tu l'aimes bien, ta chèvre, on dirait. »

Vous êtes penchés tous les deux vers les touffes de prèles aux tuyaux cassants, aux feuilles filiformes et rêches. Tu ne réponds pas, mais tu as un sourire complice.

La chaleur monte et la buée, une douceâtre haleine d'eau croupie, stagne au fond des trous que les vaches ont laissés

dans ce qui est presque un marécage au point le plus bas de la vallée, juste avant le raidillon où s'ouvre le portail. C'est toi qui entres le premier, en soulevant la clenche. Et tu possèdes la clé du verrou de la cabane dans la poche droite de ta culotte courte ! Avant de faire les honneurs du lieu, tu désignes d'un geste circulaire assez noble ce qui est une sorte de verger à l'abandon, escaladant à droite l'adret de la vallée, plongeant à gauche, au milieu d'ombellifères chargées d'insectes, vers un ridicule affluent du ru :

« Si tu viens avec Bracotte, il faut la surveiller, elle peut manger les pommes tombées mais pas trop, ça la rendrait malade. »

Un peu avant midi, vous rentrez côte à côte, sans parler. L'euphorie ne s'est pas prolongée. Chacun observe l'autre. André porte son panier plein avec un peu de gaucherie, pas assez éloigné du corps, il lui bat les jambes. Comment peut-on être aussi maladroit ? En fin de compte c'est mieux qu'il dorme dans la grange, tu pourras continuer à partager la maison avec ta grand-mère, personne ne pourra te la voler. Tu pousses la porte en grillage du bas du jardin, qui à cet endroit est plat jusqu'au ruisseau qui le borde.

« Tu viens voir la mare ? »

André te suit en s'emmêlant les pieds dans les herbes hautes, coupantes, qui jaillissent du sol spongieux. La mare est encombrée d'algues.

« Il y a des carpes, Monsieur Abel sait les pêcher.

– Tu l'as goûtée, la carpe ?

– Non, ça sent la vase. »

Tu jettes dans l'eau presque noire malgré le soleil un bâton qui traîne. Le bruit est léger, le bâton s'enfonce et reste fiché, de grosses bulles montent et crèvent, libérant des auréoles de

gaz des marais. Vous restez là tous les deux à regarder les cercles qui s'élargissent, qui s'irisent avec lenteur. Une libellule mince et grise de fin d'été rase l'eau dormante. Pas un souffle d'air.



« Voilà, dit Grand-mère en découpant le gâteau salé de pommes de terre et d'endives, c'est une drôle d'histoire. Quand j'ai acheté ce terrain, c'était juste avant la guerre, en même temps que je louais la maison à la vieille bique qui habitait le château de l'autre côté de la sente, enfin c'est presque un château il y a je ne sais combien de pièces. Elle était propriétaire aussi du vrai, celui qui se trouve à l'entrée du village vers l'ouest, parce qu'il y en a un autre à l'est, bien plus ancien, ah ! nous sommes riches par ici, mais celui-là ne lui a jamais appartenu, c'est la propriété d'une famille au nom qui se dévisse. Quand je pense que l'autre pimbêche, ma proprio de l'époque, a tout vendu à un Allemand, ce qui fait que moi je suis maintenant la locataire de cet homme-là, que je n'ai jamais vu note bien !

Enfin, où en étais-je ? Oui, c'était un beau terrain avec dessus la cabane que tu as vue, solide et pas mal conçue hein ! avec la pièce d'entrée et à droite la chambre, les deux armoires, la fenêtre au-dessus du bureau, j'appelle ça un bureau parce que le père Anselme, qui a tout construit de ses mains, pouvait s'asseoir sur le grand tabouret et rêvasser en regardant la sente de sa fenêtre. Mais figure-toi que ce n'était pas pour bayer aux corneilles que ce vieux cochon s'était donné tout ce mal. Il était le maire du pays, il avait de l'argent, moins que la vieille bique qui se faisait appeler comtesse c'est une affaire entendue

mais tout de même, et il n'a bâti la cabane dans ce coin isolé que pour y attirer ses conquêtes, les pauvres innocentes qu'il racolait en leur promettant je ne sais quoi. Parce qu'elles ne rappliquaient pas pour sa binette ça c'est sûr, il était moche comme un pou ! (Elle enveloppe ses mots d'un éclat de gaieté folle, d'un rire plus jeune qu'elle de quarante ans.)

Dans l'armoire-buffet il gardait des liqueurs, dans la plus grande on accrochait les nippes, et *vinnga* ! c'était la fête ! Je crois bien qu'il m'a vendu ça assez cher parce que en plus, comme beaucoup de pleins aux as, il était avare, seulement à cause du fait qu'il avait passé l'âge, *veulent-teu bien peuvent-teu plus*, il ne pouvait plus ! (Elle éclate de rire.)

Aujourd'hui c'est la maison de la chèvre, ça me fait penser qu'il ne faudra pas trop tarder pour l'emmener au bouc ! Quand elle nous embête à la maison, le petit et moi, on la met là-bas en pénitence, on lui apporte à manger, on la lâche un peu sur le terrain, je ne marche pas vite mais ça nous fait une promenade, et je pense à Anselme et à ses amours, ça me fait bien rire, il faut de tout pour faire un monde. Mais c'est l'heure du roupillon, je vois ça à tes petits yeux, allons ! *fissa*, à chaque jour suffit sa peine ! »

Le dessus de la cuisinière est rouge, Grand-mère a mis des boulets, le tuyau se raccorde près du plafond à un conduit maçonné apparent qui, à l'étage supérieur, traverse la chambre rose, celle du soleil levant, et la chauffe. Sur le même étroit palier, du côté ouest, un couloir exigü et court conduit à la chambre bleue, la tienne, qui donne sur la sente et ne reçoit jamais le soleil, occulté par le haut mur et les grands arbres du presque château, le plus souvent désert. Les persiennes et les vitres de la chambre bleue restent closes. En face du lit pour deux où tu te pelotonnes seul, prenant soin de ne pas

bouger afin que les limites de ton corps ne rencontrent pas les plages glacées des draps à droite et à gauche, juste dans l'axe de ton regard quand le plafonnier est allumé – pour éteindre il faut que tu sautes du lit, courres en grelottant et te dresses sur la pointe de tes pieds nus pour atteindre le commutateur de porcelaine blanche –, l'immense armoire réamorçe chaque soir la machine à sortilèges.

Ses deux faces plates offrent leurs miroirs piquetés de taches de vieil argent. Ce sont des yeux innombrables qui t'observent autant que tu les observes en t'efforçant de ne pas ciller. Car le moindre clignement, la plus brève inattention a tôt fait de transformer les longues rayures verticales, dans les bleus, les violets sombres, qui s'élançent des plinthes au plafond et se reflètent dans les miroirs jumeaux, en apparitions redoutables : géants froids, poussés en graine, dont le mitage irrégulier du verre empêche d'appréhender en totalité la structure et par là de sécuriser la vision, larves aquatiques tortillant leurs couleurs violines, violâtres, comme effacées parfois. Ainsi l'eau de la mare remonte-t-elle jusque dans la chambre où elle épanouit à loisir ses végétations malsaines. Tu ne peux appeler ta grand-mère, mais son ronflement rassurant bientôt s'élève, qui seul permettra le courage qu'il faut pour aller substituer d'un geste la nuit noire à la clarté louche du plafonnier.

Assis à la table de la cuisine, André trempe dans son bol un quignon de pain. La faible lumière du petit matin vient de la droite, à travers une fenêtre très petite, Grand-mère l'appelle un fenestron, quatre-vingts centimètres de haut sur quarante de large, dépourvu de volet, fermé par un simple loquet de fer. André a troqué son costume de ville contre une blouse grise de magasinier, qu'il porte sur un chandail de même couleur terne. Les manches de la blouse, déboutonnées, un peu trop longues, sont retroussées et dégagent les poignets. Il ne porte pas d'alliance. Ses mains sont courtes et larges, aux ongles ras. Il pousse un soupir.

« Oui, ça n'est pas fameux, dit Grand-mère en souriant. Pour quelqu'un comme moi, qui ai été élevée au pays du bon café, c'est cette restriction-là que je supporte le moins. Mais on a tout le lait qu'on veut à la ferme, c'est déjà ça. Tu devrais faire comme le petit, il ne prend que du lait, pas cette saleté de chicorée.

– Oh ! c'est très bien comme ça, dit André. Il n'est pas encore debout ?

– Non, ce n'est pas un garçon du matin. Je le laisse dormir. La rentrée, ce sera bien assez tôt, il y a un bon kilomètre jusqu'à l'école, je vais me faire un sang d'encre pour ça, c'est idiot, si ça ne tenait qu'à moi il attendrait encore un an, mais son père rouspète, il dit qu'il entrera en classe à presque sept ans, qu'il n'a rien appris du tout avec moi, qu'il ne sait ni lire ni compter et patati et patata, qu'il va être en retard pour ses études, et moi je dis : qu'est-ce que ça peut bien faire ? Intelligent comme il est il rattrapera les autres mais bon, là il faut que je cède parce que c'est vrai, là-bas dans son camp de prisonniers il doit se faire des cheveux, c'était déjà pareil au moment de l'exode, il y a deux ans, dans toutes ses lettres il écrivait à cette pauvre Suzon : si vous ne partez pas tout de suite à Bordeaux je ne t'écrirai plus jamais ! Le petit n'avait que quatre ans, moi je n'étais pas chaude pour descendre dans le Midi avec les collègues du journal où travaille Suzon, tous des froussards, des beaux parleurs qui ne savent que jacasser. Eh bien ! on est partis quand même, entassés dans les voitures de la rédaction, et partis pour rien, j'avais bien raison, je laissais une maison impeccable, des bocaux de conserves dans les armoires, le pêcher était couvert de pêches, des pêches de vigne, un miel. On a fermé la maison de mon gendre, celle que tu vois d'ici, tout à côté, en même temps que la mienne, là aussi il y avait tout ce qu'il fallait, des provisions, un poulailler, un potager en ordre, des lapins, et quand on est revenus comme des péteux, la queue entre les jambes, les gens du coin, à qui on avait laissé les clés, n'ont pas pu nous dire qui s'était servi, mais il n'y avait plus rien et tu vas rire il y en a même un qui m'a dit : Madame Bugnon, on n'a pas pu faire autrement, il a fallu vendre les poules pour acheter du grain !

Tel que ! Il se fichait de ma fiole et je ne pouvais rien dire. Alors on a bouclé l'autre maison, je vais l'aérer de temps en temps ou bien c'est Henriette qui s'y colle et je me suis rapatriée ici, dans *ma* maison, ah ! si je pouvais l'acheter en faisant un emprunt, mais cet Alboche de malheur ne vendra rien, quand ma fille vient voir son fils elle partage mon lit, ça la gêne parce que je ronfle mais de toute façon elle ne dort pas, ma fille, c'est une pile électrique ! »

La porte vitrée s'ouvre brusquement, la chèvre entre, remuant sa queue en toupet fauve, et se dirige droit vers le fond de la pièce où André achève de ramasser sur la table les miettes et de les croquer une à une.

« C'est vrai, dit-il, qu'elle tourne le bouton avec ses cornes !

– Et comment ! dit Grand-mère. Approche, animal du diable ! »

La chèvre, tête dressée, s'avance, regarde Grand-mère de ses yeux couleur de giroflée, maquillés de khôl comme une reine d'Égypte, et pousse doucement son museau dans le giron de la vieille dame, qui caresse sa barbiche chocolat, ses flancs rebondis couverts d'une houppelande de poils fauves faufilés de crème.

« Souvent, elle sort comme ça de son étable, tu as dû l'entendre cogner du pied contre le bois, juste avant de tourner vers les clapiers et le cabinet, et elle passe me dire bonjour, c'est incroyable ce que cette bête peut être intelligente, bien plus que certaines gens d'ici. Tiens, ça me rappelle une blague de là-bas, du "pays" comme ils disent, c'est le pays de Montbéliard où je suis née. Mais comme je l'ai quitté à cinq ans, il ne m'a jamais manqué.

Non, mon vrai pays, c'est le soleil, et il a bien fallu que je m'y fasse, au malheur de perdre mon vrai pays, quand j'ai dû abandonner Alger la Blanche, ah ! comme je le regrette, misère !



C'est pas tout ça, revenons aux choses sur lesquelles on peut agir. Écoute-moi, tu vas devoir te familiariser un peu avec les gens de ma famille pour ne pas avoir l'air trop gourdiflot si on t'en parle. Ici dans ce bled personne n'a jamais entendu même le nom de Montbéliard, mais il y a toujours un jour qui ne ressemble pas à un autre on ne sait jamais.

Donc un paysan de là-bas, un malin, qui avait maille à partir avec la justice, va au tribunal avec sa chèvre et quand le "président", le juge quoi ! lui pose une question embarrassante, il tire la queue de la bête et voilà qu'elle lance un paquet de crottes comme réponse. On en a fait une chanson qu'on chantait chez moi, ça devait être mon père, il l'avait rapportée en Algérie comme un souvenir du pays, bref c'était, il me *ressemble* (elle rit), quelque chose comme ça, mais tu sais je ne me rappelle jamais les paroles, c'est le paysan qui chante (et elle chante elle-même de sa voix juste et claire) :

*... à nez di Président !*

*Elle est de l'entend ma tchièvre,  
elle est de l'entendement !*

Après tout je l'ai peut-être entendu chanter par la tante Masson, quand je suis rentrée et que j'ai fait le voyage la première fois pour rencontrer toute cette flopée de famille que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. En somme, elle avait plus de jugeote que le tribunal et à sa demande idiote elle répondait en lui pétant à la figure, et de rire ! » (Elle rit en effet elle-même, elle rit, les larmes lui coulent sur les joues.)

La chèvre s'agite. Elle est passée au ras du buffet et sa croupe, en frottant le meuble, a fait tinter les verres. Maintenant, elle essaye de pousser de la tête la porte entrebâillée de la pièce débarras où on ne s'attarde jamais, d'où s'insinue un air froid.

« Arrête, Bracotte, dit Grand-mère. Qu'est-ce qu'André va penser ? »

Puis, se tournant vers lui :

« Bon, c'est la maison du bon Dieu, c'est une affaire entendue, mais là elle exagère, comme on dit chez moi à côté de Montbéliard le saint de la patience est mort enragé, je vais la ramener à l'étable. »

André se lève :

« J'y vais.

– Non, pas toi, elle n'a pas encore appris à reconnaître ton odeur, elle ne t'écouterait pas. Rassieds-toi, attends le petit, il ne va pas tarder, dis-lui de mettre le lait dans la casserole, que j'arrive tout de suite. »

Et, plus prestement qu'on ne pouvait s'y attendre, vu sa corpulence, elle tire la chèvre en arrière, ouvre la porte et descend la première les deux marches de pierre, la bête la suivant aussitôt comme un toutou.



« Quand le petit joue dans la basse-cour avec les canards et les poules, je suis tranquille, dit Grand-mère. Du reste il s'amuse très bien tout seul, il ne demande pas du tout à rencontrer des enfants de son âge, ça changera à l'école, bien sûr. Il m'est trop attaché, c'est ce que pense son père mais on me l'a confié, et dès le début, il est arrivé de Paris à six semaines, un exilé, comme moi. La vérité, c'est qu'il est né grâce à moi. Ils étaient mariés depuis dix ans, je voyais ma fille s'étioler, elle pleurait pour un rien, elle cajolait des petites chiennes et quand l'une

venait à crever c'était une fontaine, ça ne pouvait plus durer, je n'ai fait ni une ni deux j'ai posé un ultimatum à mon gendre : Mais vous ne voyez pas qu'elle n'est pas heureuse, qu'est-ce que vous attendez pour lui faire un enfant ? Et crois-moi, c'est rigolo à dire mais comme il a toujours eu un peu peur de moi, c'est vrai qu'il y en a beaucoup qui craignent mon œil gris, neuf mois après ça y était ! Par exemple, il avait donné ses conditions : Nous travaillons tous les deux, voulez-vous le garder ? On vient d'acheter une maison à la campagne, ce serait parfait pour sa santé. Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'ai donné mon congé au ministère, résilié mon bail et moi qui étais devenue une vraie Parisienne, Parigot tête de veau, Parisien tête de chien ! comme braillent les crétins de gosses d'ici en rentrant de l'école, je suis venue m'enterrer dans ce gourbi. Quand j'y pense, mon deuxième exil après celui d'Alger, où j'ai dû abandonner toute ma vie à cause de cette saloperie de Première Guerre, qui m'a enlevé mon mari, dix-huit ans de bonheur ! »

Elle sort le mouchoir roulé en boule de la poche de son tablier, s'essuie les yeux mais cette fois ce ne sont pas des larmes de rire. Alors, pour faire diversion, ouvrant le fenestron de la cuisine, elle crie vers la cour :

« Mon chéri, tu n'oublieras pas le coq ! »

Puis s'adressant de nouveau à André qui se frotte les mains d'un air dubitatif, un peu gêné peut-être de son rôle de confident impromptu – mais très vite il s'apercevra qu'elle ne parle en fait que pour elle :

« Tu ne le croiras pas, je ne peux pas tuer une bête qui bouge, qui se défend, c'est honteux, non ? d'ôter la vie. Comme le petit est un lanceur de cailloux de première force, il lui en suffit d'un et à vingt mètres il t'estourbit un poulet, après je

n'ai plus qu'à finir le travail, c'est moins difficile. Une vieille folle comme moi, c'est ridicule je sais. »

Elle s'est assise pesamment sur une chaise de paille et reprend l'écosage des haricots.

André triture le béret qu'il a posé près de lui sur la table :

« Pour ça non plus je ne te serai d'aucune utilité, dit-il à mi-voix, tout ce qui concerne la viande, enfin la préparation, je n'y entends rien, mais quand le petit ira à l'école, c'est moi qui ferai les commissions et je m'occuperai de la chèvre aussi, elle me plaît bien.

– Le potager, pas la peine, dit Grand-mère, le petit René s'en occupe, il n'a pas de terrain, on partage les légumes. Et pour les commissions, il ne faut pas tenter le diable. Mais de temps en temps tu surveilleras peut-être le lait sur le coin de la cuisinière, ça je veux bien, il m'arrive d'aller au jardin et d'oublier, c'est la croix et la bannière pour nettoyer la plaque après, sans compter l'odeur.

Tiens, ça me rappelle l'histoire que racontait la tante Masson, encore une blague de village, mais pas d'ici, quand je suis arrivée je trouvais que les gens étaient des bonnets de nuit et je n'avais pas tort tu verras, en général ils tirent une gueule d'enterrement, alors qu'en Franche-Comté on sait rigoler et tout serait parfait s'il n'y avait pas tant d'ivrognes, tu sais ce qu'on disait après la guerre de 70, quand mes parents ont dû s'expatrier, c'était la crise dans l'horlogerie, mon père, qui était un bon ouvrier, ne trouvait plus de boulot, eh bien ! on disait : « Dans le Doubs absinthe-toi ! », j'espère qu'on ne le dit plus aujourd'hui, je déteste les ivrognes, et quand une jeune fille allait convoler, le grand compliment c'était : Elle fait un beau mariage, il ne boit pas ! »

Elle soupire :

« La tante Masson, ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vue, avec cette saloperie de guerre, il faut qu'ils recommencent tous les vingt ans, je ne sais pas ce qu'ils ont dans la peau ! La tante est une petite grosse toujours habillée en noir, pourtant elle n'a perdu personne, elle, l'air comme ça plutôt dur, l'honnêteté même, elle me racontait que celui de ses neveux qu'elle aimait le plus, et attends ! déjà presque un adulte, du poil au menton, adorait faire des niches à tout le monde. Un jour elle lui dit : J'ai une course à faire, puisque tu es là, sers à quelque chose, surveille mon lait, empêche-le de se sauver, et la voilà partie. Malheur ! quand elle retourne, depuis la barrière du clos elle sent une odeur de cramé, mais alors quelque chose de *souasoua*, épouvantable ! Elle se précipite, manque de se casser la margoulette et juste au coin de la maison elle trouve mon grand dépendeur d'andouilles qui attendait, brandissant un gourdin comme pour surprendre un voleur : Qu'est-ce que tu fabriques ? – Soyez tranquille, ma tante, je l'ai bien surveillé, s'il avait voulu se sauver, il aurait pris mon bâton sur la tête ! Et elle terminait par : Crapule va ! je n'ai même pas pu le gronder tellement je me tenais les côtes ! Pourtant, elle n'était pas commode, la tante ! Le jour de son mariage, comme ils rentraient du temple, Masson avise le chat qui dormait au beau milieu de la table de la salle à manger, il prend un balai et le chasse. La tante lui arrache le balai, elle deux fois plus petite que lui, et lui dit en le regardant droit dans les yeux : Écoute, mettons les choses au point, ce chat était là avant toi, tu vas me faire le plaisir de le laisser s'installer où il veut ! Et mon Masson a appris comme ça tout de suite à filer doux, il faut dire qu'il est bien brave mais qu'il n'a pas cassé trois pattes à un canard, enfin ils sont comme ça, les gens de l'Est, un sale caractère mais un cœur d'or, et la caboche comme